

Rafiki

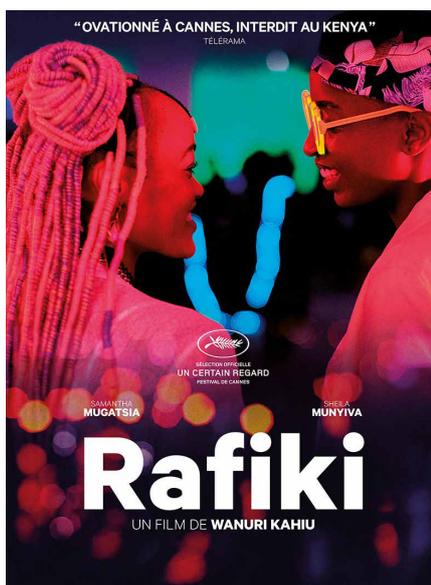
un film de Wanuri Kahiu

Dossier pédagogique

 zéro de
conduite
.net



Longuement applaudi lors de sa présentation en Sélection officielle au Festival de Cannes 2018, **Rafiki** a ému par sa représentation sensible et universelle d'un premier amour. À travers la romance entre deux jeunes femmes, Kena et Ziki, la réalisatrice kenyane Wanuri Kahiu nous dresse le portrait d'une Afrique urbaine, jeune et joyeuse – loin des habituelles tragédies associées au continent – mais souvent entravée par ses conservatismes sociaux, religieux et politiques. « Teen movie » doux et solaire, **Rafiki** est donc aussi une œuvre engagée, qui affirme le droit de chacun·e à aimer qui il ou elle le souhaite.



Rafiki

Un film de Wanuri Kahiu
Avec : Samantha Mugatsia,
Sheila Muniyiva
Kenya, 2018
Durée : 82 min

L'histoire

À Nairobi, Kena et Ziki mènent deux vies de jeunes lycéennes bien différentes, mais cherchent chacune à leur façon à poursuivre leurs rêves. Leurs chemins se croisent en pleine campagne électorale au cours de laquelle s'affrontent leurs pères respectifs. Attirées l'une vers l'autre dans une société kenyane conservatrice, les deux jeunes femmes vont être contraintes de choisir entre amour et sécurité...

Au cinéma le 26 septembre

Le premier film kenyan sélectionné à Cannes... interdit dans son pays

La pièce s'est jouée en deux actes. Le 12 avril dernier, quand Thierry Frémaux annonce la sélection de *Rafiki* au 71^e Festival de Cannes, le Kenya tout entier se réjouit de la nouvelle. Le long-métrage de Wanuri Kahiu est en effet le premier film kenyan présenté à Cannes – une mise en lumière inédite pour pays et pour son cinéma, peu connu du grand public.

Mais quelques semaines plus tard, la célébration tourne court : alors que *Rafiki* reçoit les louanges du public et de la presse au Festival de Cannes, le film est interdit de diffusion dans son pays et Wanuri Kahiu menacée de ne plus pouvoir y remettre les pieds. C'est le président du Comité national de classification, Ezekiel Mutua, qui mène l'offensive. Connu pour ses positions conservatrices, Mutua considère que le film « heurte la culture et les valeurs morales du peuple kenyan » et dénonce son « but évident de promotion du lesbianisme ». Il refuse à *Rafiki* l'aval de son comité, faisant de toute diffusion du film une infraction pénale.

Contrairement aux autres cibles de Mutua (qui s'est notamment attaqué à YouTube et Coca-Cola), Wanuri Kahiu refuse de plier. Elle prend contact avec des politiques, des juristes et des journalistes pour organiser la riposte. À l'heure où le film s'apprête à sortir en France, la bataille continue de faire rage. Le film est toujours interdit de diffusion, mais Kahiu a reçu des soutiens importants, de la part notamment de la Commission cinématographique du Kenya, une instance de soutien aux cinéastes locaux. Et *Rafiki* n'a pas quitté la une des journaux (et des réseaux sociaux) depuis.

Sommaire du dossier

- Introduction thématique p. 3
- Entretien avec l'association LGBT Les Dégommeuses p. 6
- Activités pour la classe p. 10
- Organiser une séance scolaire p. 11



Au Kenya, l'homosexualité est un crime

Si le débat autour de *Rafiki* est aussi vif, c'est d'abord parce qu'il interroge la liberté de création laissée aux artistes kenyans. Dans un pays qui se conçoit comme une démocratie moderne, la censure exercée par Ezekiel Mutua pose question. Mais le sujet du film y est aussi pour beaucoup. Parce qu'il met en scène, avec beaucoup de tendresse, une romance lesbienne, *Rafiki* s'est peu à peu imposé comme une œuvre militante en faveur des droits des personnes LGBT.

Or, au Kenya, l'homosexualité est toujours considérée comme un crime. Dans son article 162, le code pénal criminalise les relations sexuelles entre hommes, au motif qu'elles sont « contre l'ordre naturel ». La peine encourue s'élève à 14 ans de prison pour des relations consenties, 21 en cas de viol ou d'usage de la force.

Héritée de l'époque coloniale – l'article 162 du code pénal kenyan date de 1930 –, cette législation est encore largement soutenue par l'opinion publique. Un sondage effectué en 2013 par le think tank américain Pew Research Center montrait que 90% des Kenyan-e-s étaient opposé-e-s à l'acceptation de l'homosexualité dans la société. Et plus récemment encore, en avril dernier, le président Uhuru Kenyatta déclarait dans une interview télévisée que « les droits des gays n'ont pas grande importance pour le peuple de la république du Kenya ».

Une représentation frappante de la violence homophobe

À travers son film, Wanuri Kahiu interroge donc l'homophobie institutionnalisée qui sévit dans son pays. Dès les premières minutes, elle introduit un personnage masculin identifié comme homosexuel par les deux amis de Kena, l'héroïne du film. Il sera la cible de leurs insultes et de leurs moqueries, avant de réapparaître boitant avec un pansement sur la pommette, témoignages d'une récente et violente agression.

Bien que les relations lesbiennes ne soient pas directement criminalisées, elles sont tout autant rejetées par la société. Les lesbiennes du Kenya vivent souvent dans des situations précaires, souffrent – pour beaucoup d'entre elles – de problèmes mentaux, et sont victimes, au quotidien, de discriminations et de violences. Les héroïnes de *Rafiki* n'y échappent malheureusement pas : insultées, dénoncées, tabassées après avoir été surprises en train de s'embrasser, elles subiront en outre les remarques homophobes des policiers et les remontrances de leurs parents (la mère de Kena demande au pasteur du quartier de purifier sa fille).

« En tant que réalisatrice, il m'a semblé important de montrer la beauté de jeunes Africains amoureux. »

Wanuri Kahiu

Un cinéma aussi léger qu'une bulle de chewing-gum

Malgré ce fond très noir, Rafiki refuse de céder aux sirènes du tragique. Depuis son premier film (en 2009), Wanuri Kahiu rejette les représentations misérabilistes de l'Afrique et des Africain·e·s (guerre, terrorisme, pauvreté, épidémies...) pour promouvoir « l'afro bubble gum art » (de l'art aussi léger qu'une bulle de chewing-gum). Avec ses couleurs vives, sa musique pop et son ton léger, *Rafiki* est avant tout un film joyeux. « Je voulais raconter une histoire qui vienne changer l'image [de l'Afrique] », explique d'ailleurs Wanuri Kahiu au journal *Le Monde*. « Il est temps que nous [les Africain·e·s] nous voyons comme doux, tendres, enjoués, joyeux. » La première intention de Wanuri Kahiu n'était donc pas de susciter un débat de société sur les droits des personnes homosexuelles, mais bien de célébrer l'amour. C'est parce qu'il a été frappé par la censure que *Rafiki* est devenu un film militant. « Qui aurait cru que l'amour était une forme de rébellion ? », s'interroge ainsi la réalisatrice dans une interview au magazine *Télérama*.

Précisément, c'est parce qu'il porte en lui cette joie que *Rafiki* fait passer un message politique fort. Face au bonheur ressenti par Kena et Ziki, la violence homophobe qui se déchaîne contre elles paraît encore plus révoltante. C'est d'autant plus frappant que la mise en scène éthérée et sensible de Wanuri Kahiu invite les spectateurs et les spectatrices à se mettre à la place des deux jeunes femmes, et à (re)vivre avec elle ce premier amour. La réalisatrice multiplie les gros plans sur les visages, insistant sur les émotions de ses personnes. Elle s'attache aussi à placer cet amour hors du monde, pour mieux en montrer la pureté : quand Kena et Ziki se regardent, tout autour d'elles devient flou, les sons extérieurs se taisent. Kena et Ziki sont « dans leur monde », monde également symbolisé par la camionnette abandonnée dans laquelle elles se réfugient, là où elles passeront leur première nuit ensemble. Si cette coupure avec le monde extérieur est rendue nécessaire par l'homophobie, elle traduit aussi l'idée que le premier amour est l'invention d'un monde nouveau – une idée dans laquelle beaucoup de spectateurs·trices pourront se reconnaître.

Roméo et Juliette à Nairobi

R*afiki* tire ainsi sa force d'une universalité qui invite le public à s'identifier aux héroïnes du film. L'histoire de ces deux jeunes femmes est d'ailleurs une réécriture du mythe de Roméo et Juliette, qui transcende les genres et les frontières. Dès leur première apparition à l'écran, tout oppose Kena et Ziki : la première présente un physique androgyne, ne met que des pantalons et joue au football avec les garçons ; la seconde, avec ses tresses roses, ses ongles soigneusement peints et ses mini-jupes, répond à l'inverse aux critères traditionnels de la féminité.

Les deux adolescentes sont également issues de familles rivales – comme Roméo et Juliette en leur temps. Wanuri Kahiu place en effet sa romance dans le contexte d'une élection locale où s'affrontent les pères de Kena et de Ziki. Ce sera d'ailleurs le premier motif de remontrances de la part du père de Kena, qui lui reproche de fréquenter la fille de son opposant, et s'inquiète des réactions des habitant·e·s du quartier s'ils venaient à penser que sa propre fille ne soutient pas sa candidature.





Lutte des classes, communion des corps

Filles d'opposants politiques, les deux héroïnes sont aussi issues de milieux sociaux très différents. Là encore, tout est dit avec une grande subtilité, par la mise en scène, les décors, les costumes. Ziki habite ainsi dans un luxueux appartement perché en haut d'une tour, où l'on accède par un ascenseur ; Kena vit avec sa mère dans un appartement si petit qu'elle n'a même pas de chambre. Ziki veut partir étudier à l'étranger ; Kena n'ose pas rêver de devenir médecin et se rabat, par la force de l'*habitus* social, sur une carrière d'infirmière. Ziki passe ses journées à danser dans la rue avec ses amies ; Kena passe les siennes à aider son père dans son petit commerce. L'opposition sociale entre les deux jeunes femmes est également marquée par la langue : tandis que Ziki parle en toutes occasions l'anglais, Kena, choisit sa langue en fonction du contexte (le swahili pour discuter avec ses amis, l'anglais quand elle s'adresse à ses parents). Mais, si c'est l'anglais qui prévaut dans les conversations entre les deux jeunes femmes, leur amour se passe le plus souvent de mots. La naissance du désir entre les deux adolescentes est ainsi représentée par les danses lascives de Ziki devant Kena. Cet apprentissage du langage du corps, de ses désirs et de ses plaisirs, constitue un langage universel.

Inscrire le film dans une culture mondialisée

Bien qu'ancré dans la géographie et les modes de vie de Nairobi (les moto-taxis, les snacks de rue, la messe du dimanche), le film s'inscrit dans une culture mondialisée dont tous les spectateurs·trices – particulièrement les jeunes – sont familiers. Le générique de début, qui met en scène des photographies animées des personnages sur un fond dessiné à l'esthétique rétro, rappelle ceux des séries produites par Netflix et regardées dans le monde entier. La bande originale, composée par plusieurs artistes kényanes, mobilise des sonorités et des rythmes qui la rapproche des tubes de Beyoncé ou de Rihanna. Les séquences où Kena parcourt la ville sur son skateboard, filmées en grand angle, sont un clin d'œil évident aux clips diffusés sur la chaîne américaine MTV. Et l'escapade romantique des héroïnes dans une fête foraine est un topos que l'on retrouve dans toutes les comédies romantiques pour adolescent·e-s.

Ces références culturelles mondialisées renforcent la capacité du spectateur à s'identifier aux héroïnes. Loin de l'Afrique « étrange » et « étrangère » que représentent souvent les cinéastes, *Rafiki* nous montre une jeunesse africaine qui partage de nombreux points communs avec la jeunesse occidentale : un goût prononcé pour le football, des après-midi passés au café à plaisanter sur la sexualité (réelle ou fantasmée mais toujours hétérosexuelle) des un·e-s et les coupes de cheveux des autres, la difficulté à communiquer avec ses parents, l'angoisse des examens... Nul doute que les jeunes Français·es sauront se reconnaître dans le vécu des jeunes du film.

« Rafiki fait naître des conversations sur l'amour, les choix et la liberté. La liberté d'aimer, mais aussi la liberté d'inventer des histoires. » Wanuri Kahiu



Entretien avec l'association LGBT Les **Dégommeuses**

En mettant en scène la romance entre deux jeunes femmes au Kenya, *Rafiki* soulève la douloureuse question de la lesbophobie. **Veronica Noseda** et **Cynthia**, militantes des droits LGBT au sein de l'association **Les Dégommeuses** (qui lutte contre les discriminations dans et par le sport), nous expliquent les spécificités de cette forme de discrimination, au Kenya (dont vient Cynthia) et dans le reste du monde.

Propos recueillis par Philippine Le Bret

Alors que le grand public connaît essentiellement l'homophobie, de plus en plus d'associations parlent également de « lesbophobie », pour désigner les violences et les discriminations dont sont victimes les lesbiennes. Pourquoi l'emploi de ce terme ?

Veronica Noseda : Utiliser le mot lesbophobie permet de rendre compte des violences et discriminations spécifiques dont sont victimes les lesbiennes – des violences à l'intersection de l'homophobie et du sexisme. Je pense par exemple aux viols correctifs, qui ont été largement documentés en Afrique du sud : des viols utilisés pour « corriger » les femmes considérées comme trop masculines, pour les ramener à une identité de genre « féminine ».

Parler de lesbophobie permet aussi de faire exister les lesbiennes dans l'espace public, de rappeler qu'elles existent. La plupart du temps, si on vous parle d'homophobie, la première image que vous allez avoir est celle d'hommes gays violentés ou discriminés. Vous n'allez pas penser aux lesbiennes.

« Utiliser le mot « lesbophobie » permet de rendre compte des violences et discriminations spécifiques dont sont victimes les lesbiennes. »

Cynthia : D'ailleurs cette invisibilisation est très bien montrée dans le film de Wanuri Kahiu. Quand la réalisatrice fait apparaître un homme homosexuel, celui-ci est immédiatement agressé (d'abord verbalement, puis physiquement) par les autres personnages. Ce n'est pas le cas de l'héroïne, Kena, qui s'en sort pendant longtemps.

Il est d'ailleurs frappant de noter que le code pénal kenyan, qui criminalise l'homosexualité, vise surtout les relations entre hommes. Est-ce à dire que les lesbiennes sont moins souvent arrêtées et emprisonnées ?

Veronica Noseda : Le traitement social des gays et des lesbiennes est différent. Ils et elles sont tout autant réprimés, mais de manières différentes. Pour les lesbiennes, cette répression se fait plutôt à l'intérieur des familles, à travers notamment les mariages forcés. En un sens, l'État délègue la répression des lesbiennes aux familles.

Cynthia : Cela tient aussi au fait que beaucoup de gens pensent que l'homosexualité féminine peut être corrigée par le mariage, la maternité ou les prières.





Mais ce que l'on dit est surtout vrai pour les lesbiennes « féminines ». Pour celles qui affichent un physique masculin, c'est beaucoup plus dur.

Les deux héroïnes de *Rafiki* sont victimes de violence du fait de leur homosexualité. Mais le film ménage néanmoins des lueurs d'espoir, à travers des personnages qui semblent accepter leur orientation sexuelle. Ce choix de scénario témoigne-t-il avec acuité de la situation au Kenya ?

Cynthia : *Rafiki* veut transmettre un message, un message très important : montrer qu'une autre voie (celle de l'acceptation de l'homosexualité) est possible, pour changer la façon dont les Africain-e-s perçoivent les personnes LGBT. C'est la raison pour laquelle la réalisatrice introduit dans son film des personnages plutôt positifs, qui ne rejettent pas les héroïnes (ou pas complètement) après que leur homosexualité ait été dévoilée – le père de Kena, la mère de Ziki et le meilleur ami de Kena, Blacksta. C'est d'ailleurs ce qui explique la censure du film, interdit de diffusion au Kenya. Mais la réalité est malheureusement plus violente. L'homosexualité est totalement rejetée, et – sauf rares exceptions – les familles ne réagissent pas avec bienveillance. Pour vous parler de mon cas personnel, je n'ai jamais envisagé de parler de mon homosexualité à ma famille. Si j'avais osé dire que je préfère les filles aux garçons, je serais probablement morte avant d'être arrivée à la fin de ma phrase.

Comment expliquez-vous que l'homophobie soit aussi répandue dans la société kenyane ?

Cynthia : Il faut d'abord que la loi change pour que les mentalités puissent évoluer. Tant que l'homosexualité

sera sanctionnée par la loi, les gens n'oseront pas soutenir les droits LGBT. Mais nous n'en sommes malheureusement pas là. En 2015, quand le président Obama avait interpellé le président Uhuru Kenyatta sur ces questions, celui-ci lui avait répondu que le Kenya a des problèmes plus importants que les droits des gays...

***Rafiki* met en scène un personnage de pasteur, qui multiplie les diatribes à l'encontre de l'homosexualité et des homosexuel-le-s. Le poids de la religion est-il un facteur important pour comprendre l'homophobie de la société kenyane ?**

« Il faut d'abord que la loi change pour que les mentalités puissent évoluer. Tant que l'homosexualité sera sanctionnée par la loi, les gens n'oseront pas soutenir les droits des LGBT. »

Cynthia : Tout à fait, car la religion est extrêmement importante au Kenya. Je n'ai rencontré aucun-e Kenyan-e qui se définissait comme athé-e. La pression sociale à ce sujet est très forte : si tu veux être bien vu-e par tes voisin-e-s, tu dois aller à l'église tous les dimanches.

Or les leaders religieux condamnent fermement l'homosexualité, ils affirment sans relâche qu'une femme ne doit pas aimer une autre femme, ni un homme un autre homme. Cela contribue fortement au rejet des personnes LGBT.

Y a-t-il des différences entre classes sociales quant à l'acceptation de l'homosexualité ?

Cynthia : Il n'y a pas plus ou moins d'homophobie dans les classes sociales aisées, mais la différence est que ceux et celles qui ont de l'argent peuvent échapper à la répression. C'est d'ailleurs le cas de Ziki dans le film : issue d'une famille aisée, elle est envoyée par ses parents à l'étranger. Kena, dont la famille est beaucoup plus modeste, n'a quant à elle pas d'autre choix que de rester au Kenya.

Face à ce rejet, ces discriminations, ces violences, comment vivent les personnes LGBT, et notamment les lesbiennes, au Kenya ?

Cynthia : Le plus important est de ne pas être prise sur le fait. Pour s'en sortir, il faut donc mentir et se cacher. C'est ce que font de très nombreuses lesbiennes. Une de mes amies a ainsi vécu pendant vingt ans dans le silence. Bien que lesbienne, elle était mariée à un homme et mère de trois enfants. Cette vie de mensonge la rendait très malheureuse, mais elle pensait – à juste titre – que c'était la seule manière d'être tranquille.

Mais cette comédie que l'on joue nous atteint profondément. Alors que j'ai quitté le Kenya depuis plusieurs années, j'ai toujours du mal à me débarrasser du mensonge, à être libre. Je me suis cachée pendant tellement longtemps qu'il m'est difficile d'accepter que je peux être moi-même. C'est une forme de traumatisme psychologique, qui me rend méfiante de tout.

Veronica Nosedá : On le constate chez beaucoup de demandeuses d'asile lesbiennes que notre association accompagne. Elles ont tellement dissimulé leur homosexualité que la dévoiler est pour elles quelque chose de violent. Cela pose parfois des problèmes pour leur demande d'asile, car certaines ont du mal à démontrer qu'elles sont bien lesbiennes, ce qui est demandé par les agent-e-s de l'Office français de protection des Réfugiés et Apatrides (OFPRA). Plusieurs associations (l'ARDHIS, Les lesbiennes dépassent les frontières) ont d'ailleurs sensibilisé les autorités à ces questions, pour qu'elles comprennent que les trajectoires des lesbiennes peuvent être complexes – notamment que le fait

d'avoir des enfants ne signifie pas qu'elles mentent sur leur homosexualité.

Y a-t-il malgré tout, au Kenya, des lieux où les personnes LGBT peuvent se retrouver ?

Cynthia : On trouve quelques bars gays à Nairobi, mais pas dans les autres villes ni dans les villages. Bien sûr, il y a toujours un endroit et un moment pour se retrouver, notamment la nuit, quand tout le monde dort. Mais vous n'êtes jamais vraiment en sécurité, vous ne pouvez jamais être sûre que vous n'êtes pas épiée.

« Les hommes sont moins fortement soumis au contrôle social et peuvent donc plus « facilement » se rendre dans des bars ou des lieux de rencontre. »

Veronica Nosedá : Je pense qu'il y a, là encore, des différences entre les hommes et les femmes. Les hommes ont plus de liberté pour quitter le domicile familial, même s'ils vivent chez leurs parents ou sont mariés. Ils sont moins fortement soumis au contrôle social et peuvent donc plus « facilement » se rendre dans des bars ou des lieux de rencontre. Les femmes, elles, sont cantonnées à la sphère privée. Ce qui n'empêche rien mais les rend probablement plus vulnérables : j'ai ainsi rencontré une Mauritanienne qui était tombée amoureuse de sa cousine, qui avait eu une histoire

avec elle, et qui avait dû fuir son pays car sa famille avait tout découvert.

Et qu'en est-il des associations qui pourraient apporter un soutien aux personnes homosexuelles ?

Cynthia : Les quelques associations qui existent ne sont pas très visibles. Peut-être les choses ont-elles évoluées depuis que j'ai quitté le Kenya, en 2014,





mais à l'époque je n'avais jamais entendu parler d'une quelconque association vers laquelle je pourrais me tourner. La plupart du temps, quand des lesbiennes sont victimes de violences, elles se rendent à des groupes de paroles pour femmes battues ou violées. Mais là non plus elles ne peuvent pas dévoiler leur orientation sexuelle.

Le Kenya est-il représentatif de l'attitude des sociétés africaines face à l'homosexualité ?

Cynthia : De ce que je sais des autres pays africains, la situation est difficile partout – au Malawi, en Ouganda, en Afrique du sud... Je n'ai jamais entendu parler d'un État africain qui serait un pays sûr pour les personnes LGBT.

Le film a été réalisé au Kenya, et son intrigue s'y déroule. Mais il tend néanmoins vers une certaine universalité. Quels sont les parallèles que l'on peut établir entre ce qu'on voit dans Rafiki et ce qui se passe ailleurs, notamment en France ?

Veronica Nosedo : Le premier parallèle concerne la découverte de son homosexualité. Il y a dans *Rafiki* quelques éléments propres au Kenya, mais cela n'empêchera pas une adolescente française qui découvre qu'elle est lesbienne de s'identifier aux héroïnes. C'est d'ailleurs ce que j'aime dans le film. Les questionnements que traversent Ziki et Kena sont universels : comment savoir si cette fille qui vous plaît éprouve la même chose que vous ? si elle ne vous perçoit pas seulement comme une amie ? Et même au-delà de l'homosexualité, le premier amour est compliqué pour tout le monde. Dans le film, Kena et Ziki commencent par se regarder du coin de l'œil,

timidement, elles n'osent pas aller l'une vers l'autre. C'est quelque chose auquel chacun-e, qu'il-elle soit homo ou hétéro, peut s'identifier.

Ce qui est aussi universel, malheureusement, ce sont les discriminations et les violences dont sont victimes les personnes LGBT. Qu'en est-il en France ?

Veronica Nosedo : Le conservatisme et l'homophobie sont en effet présents partout. En France, les lesbiennes sont victimes d'insultes, et parfois de violences physiques ou sexuelles. Comme au Kenya, cela dépend aussi de leur apparence – selon qu'elles sont perçues comme « féminines » ou « masculines ». Les lesbiennes françaises subissent également une inégalité de traitement sanctionnée par la loi, puisque les couples de femmes n'ont pas le droit à la procréation médicalement assistée (PMA), contrairement aux couples hétérosexuels. ●

« Il y a dans Rafiki quelques éléments propres au Kenya, mais cela n'empêchera pas une adolescente française qui découvre qu'elle est lesbienne de s'identifier aux héroïnes. »

Créée en janvier 2012, l'association **Les Dégommeuses** lutte contre les discriminations dans et par le sport. Elle se mobilise notamment contre les discriminations lesbophobes, sexistes et racistes. L'association a également mis en place un programme de promotion du football auprès des publics précaires (réfugiées, personnes sans ressources...). L'interview que nous publions dans ce dossier pédagogique a été réalisée avec deux membres de l'association : Veronica Nosedo, secrétaire générale de l'équipe féminine, et Cynthia, joueuse originaire du Kenya.

Plus d'informations sur le site des Dégommeuses : <http://www.lesdegommeuses.org/>

Activités pour la classe

Retrouvez sur www.zerodeconduite.net nos fiches d'activité pour travailler en classe autour du film.

Dans les programmes

Discipline	Niveau	Objet d'étude
EMC	Cycle 4	Les différentes formes de discrimination L'égalité entre les filles et les garçons
EMC	Seconde	Égalité et discrimination
Anglais	Seconde	Sentiment d'appartenance : singularité et solidarité
Anglais	Cycle terminal	Lieux et formes du pouvoir / Idée de progrès

Fiches d'activité

Les fiches d'activité sont réservées aux enseignants inscrits sur www.zerodeconduite.net.
Inscription libre et gratuite, désinscription rapide.



Fiche d'activité n° 1

[Analyser les discriminations homophobes avec Rafiki](#)

Questionnaire de visionnage - EMC - Collège (Cycle 4) Lycée (Seconde)



Fiche d'activité n° 2

[Sensibiliser au respect des différences de genre avec Rafiki](#)

Analyse d'un extrait - EMC - Collège (Cycle 4) Lycée (Seconde)



Fiche d'activité n° 3

[Introducing «Rafiki»](#)

Avant le film - Anglais - Lycée (Seconde - Cycle terminal)



Fiche d'activité n° 3

[Watching «Rafiki»](#)

Questionnaire de visionnage - Anglais - Lycée (Seconde - Cycle terminal)

Organiser une séance scolaire

Pour organiser une séance de cinéma pour vos classes dans la salle de cinéma de votre choix, connectez-vous à Zérodeconduite et remplissez un formulaire de demande de séance.

www.zerodeconduite.net/seances-scolaires

Crédits du dossier

Dossier réalisé par Philippine le Bret et Vital Philippot
pour Zérodeconduite.net en partenariat avec Météore Films

Photos et affiches du film : © Météore Films